

Chapitre Premier

*Coup d'œil sur le vieux Saint-Malo / La ville et le port, d'après
les anciens voyageurs / L'essor du commerce et de l'armement /
Le rôle des Malouins dans la Compagnie des Indes Orientales /
Les hôtels des corsaires et des négociants / Extérieur et intérieur de
leurs maisons / Décoration des appartements / Ameublements /
Gentilhommières et manoirs de campagne*

On a souvent comparé Saint-Malo à un navire prêt à s'élancer vers le large ; l'image est, sans doute, un peu hardie et même forcée, mais elle donne une impression assez voisine de la réalité. Ensermée dans son corset de granit, dominée par une flèche, ajourée et élégante qui jaillit, tel un mât, des toits, des cheminées et des pignons aigus des maisons, entourée par les flots qui se pressent dans le large estuaire de la Rance et dans sa baie aux récifs innombrables et aux îles charmantes, rattachée à la terre ferme par une dune longue et étroite, appelée le Sillon, que des élargissements successifs ont convertie en une digue que protègent des brise-lames et en quais bordant un vaste bassin, la ville de Saint-Malo figure assez bien un vaisseau dont l'étrave va fendre la mer.

Primitivement c'était une île, *Saint-Malo de l'Isle*, disent les anciennes chroniques, car c'est à la mer que les Malouins rapportent tout ; c'est par mer que survient son premier apôtre ; il débarque d'une auge en pierre, après avoir célébré la messe sur le dos d'une baleine ; à l'église, les tableaux représentent des scènes de la vie de la marine : on voyait jadis, sur une vieille toile, un équipage miraculeusement préservé d'un gigantesque serpent de mer ou d'un poulpe énorme, aux monstrueux tentacules. Le croquemitaine des enfants est

une guenon, rapportée des colonies par un matelot ; un jour, la bête s'échappe ; elle emporte un petit enfant sur un toit, l'y promène et le balance dans le vide au-dessus d'une corniche. On prie *Notre-Dame de la Grande Porte* et la guenon rapporte doucement le garçonnet à sa mère épouvantée ; une gargouille qui domine la Poissonnerie rappelle encore, de nos jours, le miracle de la Moûne. Rien ne change ou change si peu à Saint-Malo. Les habitants passent, leurs demeures restent ; c'est un peu comme partout, mais leurs logis subsistent plus longtemps qu'ailleurs ; il n'y a que leurs dernières demeures qui ont disparu : ces anciens cimetières, aux noms si pittoresques, le *cimetière des Ecailles*, dont les remblais étaient formés d'écailles d'huîtres et de moules, le *cimetière du Dieu de Pitié*, où s'élevait une petite chapelle en l'honneur du Christ des Miséricordes, le *cimetière d'A haut*, à la partie supérieure du rocher, ont été successivement nivelés par les accroissements successifs de la cité ; depuis la Révolution, Saint-Malo dépose ses morts dans la banlieue.

On a dit d'une ville d'Angleterre, Oxford je crois, que si l'un de ses habitants du XIV^e siècle ressuscitait et était transporté dans un des faubourgs, il n'aurait pas besoin, pour retrouver sa maison, de demander son chemin à personne. Sauf en ce qui concerne les asiles de la mort, rien n'est plus vrai pour Saint-Malo. La Révolution, qui a bouleversé tant de choses, a passé sur la ville sans y laisser des traces profondes ; elle fut, aussi, moins sanglante qu'ailleurs : le Premier Empire ranima *la Course*, le XIX^e siècle apporta quelques changements à la cité et le XX^e s'y est livré à d'heureuses transformations si désirables au point de vue de la santé publique et de l'hygiène ; mais le *vieux Saint-Malo* a la vie dure ; il n'a pas disparu, comme tant d'autres villes de France avec l'Ancien Régime. Ses monuments, publics et particuliers, témoignent fièrement encore de son grand passé. De temps en temps, une idée mauvaise germe dans un cerveau trop moderne ; on propose d'écarter les remparts, d'y percer une porte, de supprimer une échauquette ; mais le Malouin est jaloux de la gloire de ses ancêtres ; il exige qu'on respecte les lieux où ils sont nés, les rues par lesquelles ils se rendaient à l'école et les églises où ils ont prié. On regrette seulement de ne plus lire au coin des rues ces

noms si pittoresques qui s'alliaient si bien aux vieilles choses : la rue du *Chat qui danse*, la rue du *Tambour Défoncé*, la rue de *la Crevaille*, où se trouvait une hôtellerie réputée. Cela cadrerait à merveille avec les vieilles maisons de bois et de verre, aux portes de chêne, artistement sculptées, que les heurtoirs et les marteaux, chefs-d'œuvre de ferronnerie, ébranlaient à l'appel des visiteurs. Ici, le château des Bigorneaux surplombait de guingois une étroite venelle ; là, un majestueux hôtel Louis XIV présentait sa façade sévère et symétrique ; telle maison possède encore une cheminée de grand style ; telle autre un magnifique plafond aux moulures puissantes et aux lambris élégants. Il faut meubler par l'imagination ces pièces immenses dont la hauteur atteint quatre mètres et la longueur quinze, dont les murs étaient décorés de tapisseries de haute lice ; des consoles dorées s'avançaient entre les fenêtres dont les volets intérieurs, ornés de filets d'or, se mariaient harmonieusement avec les tentures en velours d'Utrecht. Sur l'époque où Saint-Malo était le plus splendide, on possède des documents précis, des inventaires notariés, par exemple, qui démontrent combien était fastueuse et florissante *la Cité des Corsaires*. Les caves à double étage regorgeaient d'approvisionnements, de vins et probablement de pièces mexicaines et espagnoles ; elles pouvaient aussi servir d'abri à la population, quand les flottes anglaises arrosaient copieusement la ville de leurs bombes dévastatrices et de la pluie de fer et de feu de leurs machines infernales. On aime à évoquer dans ce cadre les habitants des siècles passés, dont certains voyageurs nous ont rapporté les mœurs et les coutumes : un seigneur de Bohême, Léon de Rosmital, les visitait en 1465 : « Sam-malo, écrivait-il, est si voisin de la mer, que les jours de tempête, les ondes salées soulevées par le vent pénètrent à l'intérieur et se répandent en poussière sur les places. On y entretient des chiens qui, la nuit venue, font l'office de veilleurs et circulent en courant dans la ville ; ces animaux, détachés de leurs chaînes, sont féroces et ceux qui se hasarderont à sortir de chez eux quand ils sont lâchés, s'exposeraient à être mis en pièces⁽⁴⁾. » Un autre voyageur, Dubuisson-Aube-

(4) *Bibliothek des Literarischen Vereins*, Stuttgart, 1844.

nay, s'exprime ainsi dans son *Itinéraire de Bretagne*, de 1636 : « Les Malouins vivent splendidement et délicieusement ; le poisson y est à vil prix et les huîtres n'y coûtent rien ; le gibier d'eau y est à très bon compte. Il y a vins français venant par la rivière de Seine et la côte de Normandie. Plus particulièrement ils boivent du vin de Gascoigne et d'Espagne, rouge et blanc. Ils lavent leurs draps et linge à la mer qu'ils disent fort blanchir et nettoyer plus que l'eau douce. Voilà pourquoi, après les avoir bien lavés, étendus et égouttés à l'eau de mer, ils les relavent d'eau douce. Les femmes communément belles, blanches et grassettes sont de visage doux, mais de petite stature, elles sont hault chaussées, fort honnêtes et pudiques. Les hommes sont plus grossiers, *moribus maritimis* ; mais beaucoup ont voyagé et par ce moyen poli leur esprit. La ville, toute petite qu'elle soit, porte 20.000 habitants⁽⁵⁾. »

Il n'est peut-être pas inutile de dire quelques mots sur son château ; il a joué un certain rôle dans la vie de plusieurs corsaires ; le roi les y faisait enfermer quand ils transgressaient ses ordres ; lorsque l'infraction était grave, il les envoyait à la Bastille ; on en trouvera un exemple dans cet ouvrage.

Pour bien comprendre l'emplacement, la disposition et l'architecture du château de Saint-Malo, il faut se rappeler qu'il fut primitivement un ouvrage de surveillance et non de défense ; il n'était pas destiné à protéger la ville contre l'ennemi extérieur, mais bien à le maintenir dans le devoir ; c'était le rôle unique du donjon. Il se compose d'une énorme tour en fer à cheval, aux murs épais, d'un granit au beau grain ; il est couronné de mâchicoulis ; son toit, sous lequel court une galerie, est chevauché par deux tourelles de guet, gracieusement accouplées. Une vaste salle occupe chaque étage. C'est là et quelquefois au petit donjon, jolie tour fine et crénelée qui

(5) Exagération certaine : la ville de Saint-Malo qui compte aujourd'hui avec sa banlieue 14.000 habitants, en avait environ 13.000, dans son enceinte, au commencement du règne de Louis XIV.

domine la plate-forme des Bains (éventail ou patte d'oie), que Sa Majesté envoyait les corsaires et les négociants malouins, quand ils avaient été *désobéissants*, c'est l'expression consacrée.

C'est le seul détail qu'il était intéressant, je crois, de faire connaître ici, puisqu'il a trait à l'histoire des corsaires. Le château d'ailleurs a été l'objet de nombreuses études, d'une valeur inégale ; elles ont été puisées, depuis le XVIII^e siècle, à des sources imprimées : c'est une documentation de deuxième ou même de troisième main ; les archives offrent, cependant, un champ assez vaste pour qu'on l'exploite utilement et avec profit.

Si les peuples heureux n'avaient pas d'histoire, les habitants de Saint-Malo seraient fort à plaindre. Je serais presque tenté de dire *en fait d'histoire, ils en ont trop*. Les annales civiles, militaires et religieuses de la cité sont tellement abondantes, qu'il est très difficile de rapporter, avec quelques détails, la naissance, le développement et la fortune diverse de cette ville, à travers les siècles ; la tâche devient impossible, quand il faut réunir en de brèves pages liminaires la vie ardente qui bouillonna si longtemps dans son enceinte, étroite et qui finit, au XVII^e siècle, par déborder en flots pressés et tumultueux. Le mieux à faire est de ne pas s'attarder au seuil et d'ouvrir résolument la porte.

Lorsqu'on arrive par mer à Saint-Malo ou tout simplement quand on vient de Dinard, au cours de la traversée de l'estuaire de la Rance, on voit devant soi toute une rangée de hautes maisons de granit, d'une couleur gris fer presque uniforme, bien qu'elles aient, surtout trois d'entre elles, une teinte légèrement rousse. Quand leurs façades sont mouillées par la pluie, elles paraissent un peu sombres, bien que l'encadrement blanc de leurs ouvertures se dessine nettement au-dessus de la jetée et des remparts crénelés ; au clair soleil de midi qu'elles regardent par-dessus les murs, elles ont des reflets presque dorés ou argentés, en raison des parcelles de mica dont leur granit est constellé et des petites végétations pariétales, mousses et lichens, qui poussent discrètement, à l'extérieur, sur les énormes pierres de taille composant ces quatorze hôtels. De leurs toits d'ardoises aux pentes très raides s'élancent de robustes et hautes cheminées, si tassées en

groupe, qu'un voyageur, empruntant une image un peu forcée, mais expressive, les comparait à des asperges serrées en bottes. De jolies lucarnes, des mansardes de pur style se montrent au-dessus des corniches et de larges fenêtres, des doubles fenêtres partout, qu'encadrent de gracieux bandeaux en relief, s'ouvrent en rangées symétriques, légèrement arquées à la partie supérieure. Elles fixent de tous leurs yeux de verre, quelques-unes avec de petits carreaux aux impostes, l'entrée du port de marée, au-dessus de la longue courtine, aux consoles extérieures si harmonieuses, qui unit le bastion Saint-Philippe trempant son pied dans la mer ou dans le sable, à marée basse, jusqu'au bastion Saint-Louis, formant l'angle sud-est de l'enceinte fortifiée.

En examinant de plus près ces belles demeures dont les grands portails ou les balcons sont timbrés d'écussons variant de 1715 à 1724, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration pour ceux qui les ont conçues et édifiées ; elles donnent l'impression de la force, de la ténacité, du goût et de la richesse ; on devine, *on sent* que ceux qui ont construit ces immenses hôtels étaient des *hommes*. Ils pensaient, en les édifiant sans compter, aux générations futures, sachant que ces demeures seraient occupées, sans discontinuité par leurs arrière-petits-fils et bien plus loin encore. Pensaient-ils aussi qu'elles feraient la beauté et l'ornement de leur ville ? Leur orgueil allait-il jusque-là ? On ne saurait le dire ; ce qui est manifeste, c'est que les Malouins du XVII^e siècle et du commencement du XVIII^e ont contribué puissamment à donner à leur ville un caractère de grandeur imposante et majestueuse ; ils ont révélé aux générations qui les ont suivis et à celles qui viendront après nous, la singulière et prodigieuse fortune d'une cité, dont la gloire, portée sur toutes les mers par des marins héroïques, avait déjà, avant la fin du règne de Louis XIV, rayonné splendidement sur le monde.

Et, cependant, elles sont bâties sur le sable, ces maisons ! On trouve encore, dans les caves de l'une d'elles, des pieux qui servaient à amarrer des barques sur la grève qui, avant le dernier accroissement, s'étendait sous les vieux remparts du sud. Elles datent d'un peu plus de deux siècles ; elles furent élevées de 1716 à 1725, époque qui

suivit le deuxième accroissement de Saint-Malo. Partant de la Hollande, formant les bastions Saint-Philippe et Saint-Louis jusqu'à l'Eperon, aujourd'hui disparu, le mur d'enceinte allait rejoindre les mêmes remparts, dont les traces sont encore visibles au bas de la petite rue de la Mettrie. Le troisième accroissement (1721) créa le quartier de Chartres, quand le bastion Saint-Louis fut réuni par une courtine allant se souder à la Grande Porte. Les remparts du sud et de l'est eurent alors le même aspect qu'aujourd'hui.

Longtemps ce quartier ou plus exactement cet imposant alignement de maisons, fut connu sous le nom de la *Californie*. Quoiqu'on l'ait dit, il n'était pas appelé ainsi aux siècles précédents pour l'excellente raison que la presque île américaine, célèbre par son or, ne fut désignée sous ce nom que postérieurement à Louis XV. Ce quartier fut, sans doute, ainsi baptisé par le peuple, parce qu'il était habité par des gens riches et fortunés, comme l'étaient les chercheurs d'or quand ceux-ci en avaient trouvé !

Les armateurs et les négociants de Saint-Malo qui ne possédaient pas d'hôtels en ville, *les nouveaux riches*, pourrait-on dire, ceux que le commerce avec les Indes et surtout avec la mer du Sud, ainsi que l'on verra plus loin, à propos de l'affaire Bourdas, avait enrichis, s'empressèrent d'occuper ces hôtels. Ils ne semblent pas avoir joué un rôle dans l'histoire de Saint-Malo, étant de date relativement récente ; on peut toutefois attirer l'attention sur l'hôtel, élevé à l'angle rentrant de la porte de Dinan, côté droit en sortant de la ville, qui fut habité par le corsaire Surcouf ; un cadran solaire, installé par ce marin, se voit encore sur une cheminée ; à gauche et sur le modèle symétrique, dans l'hôtel portant le n°1 de la rue de Dinan, habitait à la fin du XVIII^e siècle, la famille Buisson de la Vigne, au deuxième étage, dit-on. Une aimable tradition veut que la jeune Céleste qui devint Mme de Chateaubriand, apparaissait à une fenêtre, quand le jeune chevalier, qui guettait sa venue sur le banc de pierre au-dessus de la porte de Dinan, se dissimulait dans l'ombre et déclarait sa flamme à la belle enfant ! C'est là que Chateaubriand aurait soupiré pour la première fois. Il devait soupirer jusqu'à sa mort. Au n°2 de la rue d'Orléans, à l'angle de la rue Feydeau, l'hôtel Blaize fut occupé,

en 1793, par le farouche conventionnel Le Carpentier ; il pouvait voir, du balcon de son appartement, la casemate dite de l'Escalier rouge, où était logé le sinistre instrument égalitaire.

Les Malouins prétendent que ces hôtels furent construits par la Compagnie des Indes. C'est une erreur, ils furent bâtis grâce aux bénéfices que les armateurs de Saint-Malo retirèrent de la Compagnie des Indes Orientales, dont il est nécessaire de dire quelques mots.

La Compagnie des Indes Orientales⁽⁶⁾, qui avait reçu, en août 1664, le privilège de faire, pendant cinquante ans, le commerce avec les Indes, d'où son nom, était une société française de commerce maritime⁽⁷⁾. La nouvelle de sa constitution fut saluée avec joie à Saint-Malo, bien qu'une association de cette ville eut, dès le commencement du XVII^e siècle, fondé une entreprise semblable qui malheureusement avait donné de fâcheux résultats. Le port y avait perdu deux navires : *le Corbin* et *le Croissant*.

La première expédition, organisée par la nouvelle Compagnie, comprenait un vaisseau, *la Vierge de Bon Port*, qui quitta Brest le 7 mai 1665, pour Madagascar ; au retour il fut capturé et détruit, le 8 juillet 1666, par des corsaires de Guernesey. Cela n'empêcha pas la Compagnie de créer ou plutôt d'agrandir des magasins qu'elle avait à Saint-Malo ; elle y

(6) La Compagnie des Indes Orientales *aurait* eu ses bureaux dans l'Hôtel Marion du Fresne, 5, rue Saint-François ; il possède encore une belle porte, un élégant escalier et une superbe salle aux boiseries merveilleusement sculptées. Date de la construction 1675. – Tout auprès, dans l'Hôtel André Desilles, 5, rue de l'Epine, cheminée monumentale, dorée et sculptée, riche plafond. Hôtel Guillaume Eon (1715) rue Saint-Vincent, 3, maison natale de La Mennais, le plus vaste des hôtels du XVII^e siècle. – Hôtel Belin de La Marzellière (1680), chapiteaux d'un ordre différent à chaque étage, 14, rue Broussais. – Hôtel Magon de La Villebague rue de la Harpe, 5 : porte ornée de têtes de lion, de guirlandes (XVIII^e siècle). Cadrans solaires de Surcouf, 1, rue Saint-Philippe ; ancien Hôtel Beaugeard, acheté par Robert Surcouf qui l'habita longtemps. Consulter l'*Inventaire archéologique de Saint-Malo*, 2 fascicules en cours de publication.

(7) Cf. Dr J. Sottas : *Le rôle des Malouins dans la Compagnie française des Indes Orientales pendant le règne de Louis XIV*. Annales de la Société Historique de Saint-Malo, 1904, p. 13.

faisait construire aussi un navire, *le Dauphin couronné* et participait à l'armement d'une flotte de dix vaisseaux, dont la destination était toujours Madagascar ; mais bientôt, les affaires de la Compagnie des Indes Orientales périclitent et malgré un effort de relèvement en 1675, sa situation financière devient franchement mauvaise : sa flotte était réduite à sa plus simple expression ; elle dut s'adresser aux Malouins et prit à fret *le Saint François d'Assises* à raison de 4.800 livres par mois. Parti de Saint-Malo, le 17 janvier, avec une cargaison très importante en argent et en marchandises, *le Saint François d'Assises* arriva sans encombre à Pondichéry. Le premier navire, venant directement de France à destination de Pondichéry, fut donc un navire de Saint-Malo.

La mort de Colbert, survenue le 6 septembre 1683, porta un rude coup à la Compagnie ; il lui restait à peine 4 navires sur 26 ; les dividendes devenaient de plus en plus faibles ; les actionnaires, après vingt ans d'exercice, retrouvaient à peine 40 % du capital engagé. Une nouvelle Société est constituée ; elle va profiter de l'expérience payée chèrement par la première ; les nouveaux essais sont encourageants ; on distribue même de beaux dividendes ; mais la Compagnie, obligée de suivre la politique du roi, s'engage dans des affaires délicates au Siam et la guerre de la Ligue d'Augsbourg éclate (1688) ; l'Etat met la main sur les magasins de Lorient ; ils deviennent un arsenal improductif et même coûteux pour la Compagnie. La situation de celle-ci est lamentable ; après quelques sursauts, elle fait, en 1706, un dernier armement et elle ne songe plus qu'à retrouver son capital, un peu plus de 2 millions de livres ; son privilège s'éteindra dans neuf ans : c'est un gros point noir.

Plusieurs sociétés d'armateurs ne demandaient qu'à agir ; les Malouins furent les premiers à traiter. La Compagnie concéda à M. Lachapelle-Martin le droit d'envoyer deux navires dans le golfe Persique et la mer Rouge, pour y charger du café. *Le Curieux* et *le Diligent*, partis de Brest le 6 janvier 1708 pour Moka, rentrèrent à Saint-Malo, le 8 mai 1710 avec 1.300 milliers de café ; en cours de route, ils avaient même rançonné deux navires ennemis.

Table des matières

Introduction	9
Chapitre Premier	14
Coup d’œil sur le vieux Saint-Malo / La ville et le port, d’après les anciens voyageurs / L’essor du commerce et de l’armement / Le rôle des Malouins dans la Compagnie des Indes Orientales / Les hôtels des corsaires et des négociants / Extérieur et intérieur de leurs maisons / Décoration des appartements / Ameublements / Gentilhommières et manoirs de campagne	
Chapitre II	30
La course et la piraterie / L’organisation de la course / Les armateurs et les théologiens / La course est-elle licite ? Scrupules et petits profits / Le recrutement, l’entretien des équipages / Soldes et salaires / Aumôniers, médecins et chirurgiens à bord / La construction et l’armement des vaisseaux et des navires à Lorient et à Saint-Malo / A propos des chiens ou dogues de Saint-Malo, la légende et l’histoire / Les prises des corsaires et leur liquidation / Gains et pertes	
Chapitre III	56
Le lazaret de Cézembre / L’hygiène à Saint-Malo / Les corsaires à l’hôpital / Leur bienfaisance / La littérature de la course / Vendeurs de bois d’ébène et vendeurs de bois blanc / Les mœurs des gens de mer / Auberges et cabarets borgnes / Un duel sur les remparts / Le jeu à Saint-Malo	

Chapitre IV

73

Une fronde de coquettes à Saint-Malo : les jolies femmes en justice à propos d'étoffes prohibées : gourgourans et cirsakas / Les prisonniers des corsaires, leur traitement / L'indignation de Catherine Fontendant / Ce que les Malouins pensaient des Anglais

Chapitre V

82

Un brasseur d'affaires : l'abbé Jouin / De la mer du Sud à la cour de Versailles et aux prisons de Saint-Malo / Les millions prêtés au roi / Une escroquerie au mariage / L'or en Bretagne et les agents de Louis XIV

Chapitre VI

95

Un armateur désobéissant : Julien Bourdas / Les voyages à la mer du Sud / Le commerce prohibé avec les colonies espagnoles / Les mésaventures du cuisinier Chabot / Les navigations mouvementées et dramatiques

Chapitre VII

114

Le bois d'ébène : les aventures du noir Hyacinthe et les escroqueries du nègre Barrack, dit le prince de Macao / Les domestiques de couleur à Saint-Malo / Les serviteurs à gages des armateurs et des négociants / Les vieilles bonnes de Chateaubriand et de La Mennais : la Villeneuve et la Villemain